

Introduction

Catherine Bruant

Le 13 novembre 2015, le laboratoire de recherche de l'école nationale supérieure d'architecture de Versailles était endeuillé par la disparition de l'un de ses doctorants, **Quentin Mourier**, victime des attentats survenus à Paris. Ce numéro annuel de la revue *fabricA* était en préparation. La recherche qu'il avait ouverte portait sur le rapport entre situations inhospitalières et hospitalières des pôles urbains soumis aujourd'hui à des phénomènes parfois violents de décroissance, comme le montre la ville de Détroit aux États-Unis, terrain de son étude. « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve », écrivait le poète romantique allemand Friedrich Hölderlin. La formule, souvent utilisée par l'« optimopessimiste » Edgar Morin refusant de baisser la garde face aux menaces qui pèsent sur l'avenir de l'humanité (et reprise par l'astrophysicien Hubert Reeves), pourrait convenir aux réflexions de Quentin Mourier. Face aux mutations de tous ordres, il cherchait à Détroit matière à penser ou à repenser de nouvelles manières d'habiter, à cerner quelques-unes des forces imaginantes de l'urbain, là où justement les anciens référents se sont effacés.

« L'espérance se nourrit de ce qui conduit à la désespérance », souligne Edgar Morin, « mais le probable n'est pas certain et souvent c'est l'inattendu qui advient » (*Le Monde*, 8 janvier 2011). *fabricA* se veut une tribune ouverte, en priorité, à tous les doctorants accueillis au LéaV. Entre les thèmes des articles et les figures, des variations apparaissent. Ce qui aiguillonne les jeunes chercheurs est de penser du vouloir-vivre collectif et de tenter de donner du sens aux temps obscurs que nous vivons. Quentin n'aura pas eu le temps de prendre part à cette tribune.

Ido Avissar propose une méditation sur l'infirmité, imposant à l'individu une mobilité réduite, voire une immobilité, qui l'oblige à négocier différemment son rapport au monde. Pour l'architecte, le handicap est une contrainte normative qui, quand elle est généralisée, atteint parfois l'absurdité. À travers plusieurs histoires singulières – celles du batteur et chanteur Robert Wyatt, du photographe Lee Friedlander,

du prisonnier d'Alcatraz, ou encore du poète Joë Bousquet –, l'auteur explore comment le handicap, en tant qu'impossibilité d'agir librement, peut engendrer de nouveaux possibles de vivre ensemble. Il établit un lien entre la condition d'infirmité et l'architecture de Ludwig Mies van der Rohe, qui, pendant les dix dernières années de sa vie, était condamné au fauteuil roulant. Selon lui, l'espace miesien est un espace moderne flottant, de planchers horizontaux, d'effort minimum et de glissement, révélateur du moindre mouvement. Un espace moderne « en liberté », qui autorise l'auteur à proposer une ouverture vers une esthétique de l'horizontalité, contre une esthétique de la verticalité, issue de la vision de solidité du corps moderniste.

L'article d'**Hélène David** est issu du doctorat en architecture qu'elle a soutenu en 2015 : *Architecture, écologie et territoires : jeux de frontières ; neuf tableaux*. Dans ce texte, qui fonctionne comme une grille matricielle pour introduire les neuf tableaux de la thèse dédiés aux pratiques et discours d'architectes dits « précurseurs » du rapport architecture/écologie, l'auteur propose d'appréhender le pluriel de l'écologie et sa capacité à générer de multiples redécoupages du monde, à travers le corpus des robinsonnades dont elle questionne la contemporanéité. On connaît les utilisations de ce mythe, notamment revisité par Michel Tournier, pour illustrer la problématique écologique et rendre compte des interrogations de l'être humain obligé à réinventer son rapport au monde (voir la création musicale *L'île solaire* du collectif éOle, invité par Bruno Latour, en 2013, dans le cadre du projet Passions Gaïa). Selon l'auteur, l'exploration des différentes figures de Robinson, depuis le XVIII^{ème} siècle jusqu'à nos jours, permet de redisposer toutes les questions qui s'imposent aujourd'hui face aux grands enjeux de la transformation et de la fabrication de notre environnement. « Si l'écologie représente un horizon d'espérance et d'attente », écrit Hélène David, « qu'est-ce que le contemporain sinon l'exploration de ce que l'on ne connaît pas encore ? ». On mesure la distance avec les années soixante-dix quand l'architecte Charles-Gustave Stoskopf peignait une suite de paysages inspirés par l'île de Robinson, en s'attachant à représenter au lointain les voiles blanches du vaisseau libérateur !

« Si je ne peux gérer l'ordre planétaire », souligne Anne Cauquelin, « au moins puis-je régler l'ordre de son double, le jardin » (*Petit traité du jardin ordinaire*, 2003). L'essai de **Frank Rambert** revisite librement le voyage du plus célèbre héros de la mythologie grecque pour fonder une

réflexion féconde sur les jardins. À chaque étape de l'*Odyssée*, Ulysse rencontre un fragment de l'idéal sédentaire, jamais satisfait, vers lequel il tend. « Le jardin est une expression du rapport que l'Homme entretient avec le monde » nous dit l'auteur. Parmi tous ceux dans lesquels Ulysse pénètre, seul le jardin de Laërte, son père, incarne l'idéal parce qu'il évoque à la fois le temps du vivant et le temps de l'homme. Le jardin est un lieu clos, pourvu d'une enceinte. La notion de limite est capitale, explique Pascal Cribier (*L'itinéraire d'un jardinier*, 2009). C'est ce qui en fait un lieu de fiction, un fragment du monde sur lequel projeter un idéal. En 2007, à l'occasion de la sortie du livre de Robert Harrison, *Jardins. Réflexions sur la condition humaine*, le philosophe Philippe Nys témoignait : « Parce que nous vivons dans l'univers frénétique des événements, des écrans, des programmes, du temps réel, du sans-frontiérisme, du hors-sol, de l'information, de la circulation et des flux permanents, parce que la réalité toute entière fonctionne ou semble fonctionner en mouvement et en tant que mouvement, il faut rendre grâce [à ceux] qui nous sortent du torrent, nous remettent les pieds sur terre, nous rappellent qu'il n'y a pas que le temps, qu'il y a aussi les lieux, et qui vont jusqu'à faire du jardin l'emblème de notre condition. »

La seconde partie du numéro est ouverte à des travaux directement issus de mémoires de master recherche en histoire de l'architecture et ses territoires (Lucile Martineaud et Romain Lagar). Malgré une carrière marquée par des programmes diversifiés, l'architecte Pierre Pinsard (1906-1988) a été salué par la critique de son vivant, exclusivement pour sa production d'édifices religieux durant les années cinquante à soixante-dix. Son œuvre reste pourtant aujourd'hui relativement méconnue, à l'exception de quelques bâtiments phares comme la basilique souterraine Saint-Pie X de Lourdes, consacrée en 1958, le couvent des Dominicains de Lille (1955-1964) ou encore la maison du Peuple chrétien Saint-Luc à Nantes (1963-1968). À partir d'un travail documentaire et d'enquête très important, **Lucile Martineaud** retrace son parcours personnel, rencontres et opportunités professionnelles, collaborations, sans renoncer à leur mise en situation dans un contexte marqué par la Reconstruction et l'édification des grands ensembles. C'est justement en lien avec l'ensemble d'habitations de Massy-Antony que l'auteur choisit deux des projets d'église réalisés par l'architecte – Sainte-Marie-Madeleine de Massy, Saint-Jean-Porte-

Latine d'Antony – pour les soumettre à une analyse fine, quasi de terrain. Lucile Martineaud se soucie avant tout de la démarche de projet de l'architecte, cette boîte noire toujours difficile à révéler. Dans cette quête, la correspondance échangée entre le maître d'ouvrage et ses commanditaires, ou avec les entreprises, représente une source inédite, privilégiée et féconde.

Depuis plusieurs années, **Nathalie Simonnot** consacre une partie de ses recherches à l'architecture des musées, dont elle cherche à caractériser l'expérience moderne. Dans cette livraison, l'auteur décortique les propositions de réformes muséales rassemblées, en juin 1938, dans un numéro spécial sur la muséographie de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*. Certaines réflexions résonnent en profondeur avec les réformes entamées par le Front populaire pour développer des musées plus attractifs, éducatifs et accessibles à un public élargi. Ces propositions, diverses ou parfois divergentes, font système dans une période chronologique, l'entre-deux-guerres, où les initiatives et les projets et études théoriques d'architecte (Perret, Le Corbusier, Lurçat, entre autres) se multiplient pour promouvoir une nouvelle vision et favoriser la diffusion des idées qui émanent des organismes internationaux chargés de poser les bases scientifiques et programmatiques du musée de demain. L'auteur trouve ainsi, dans la vitalité intellectuelle des années trente, le terreau des bouleversements muséographiques de l'après-guerre et de leur expansion à partir des années quatre-vingt.

L'article de **Romain Lagar** prolonge sur la période contemporaine les réflexions précédentes. En architecte, l'auteur questionne les fondements théoriques de ce qu'il appelle la « neutralité » des espaces d'exposition, qui caractériserait la conception de nombreux musées aujourd'hui. L'analyse architecturale et muséographique de deux exemples ruthénois – les musées Fenaille (2002) et Soulages (2014) – donne à voir des permanences. Elle permet à l'auteur d'induire quatre principes, pour une part hérités des études pionnières du premier XX^{ème} siècle, sur lesquels s'appuie l'idée d'un « neutre » muséographique, reposant sur le détachement des deux entités que sont les collections et l'architecture. Ces deux contributions stimulantes invitent à des enquêtes plus vastes afin d'introduire la diversification dans le domaine qui s'est opérée depuis une quinzaine d'années. Ainsi, comme le remarquait Philippe Descola (à propos de l'exposition *La fabrique des images*, 2011), à la différence du grand parallélépipède du musée

Beaubourg, il semble difficile de concevoir au sein du musée Branly de Jean Nouvel et de son univers à la Conrad, une muséographie qui s'affranchisse de l'espace au sein duquel elle s'inscrit.

Le domaine Chérioux à Vitry-sur-Seine (un vaste enclos de 36 ha) constitue un exemple significatif des enjeux liés à l'évolution et à la reconversion des grands équipements construits dans le premier XX^{ème} siècle à l'extérieur de Paris et aujourd'hui soumis aux dynamiques urbaines et à la densification territoriale. Issu à l'origine d'un projet d'équipement éducatif et social (inachevé) et doté d'un plan d'ensemble caractérisé par la générosité des espaces plantés, il a connu, tout au long du siècle, de nombreuses mutations dans les usages des bâtiments et les programmes qu'il accueille. Il est aujourd'hui investi par divers projets d'aménagement et de valorisation foncière portés par la région Île-de-France ou le conseil départemental du Val-de-Marne. Si tous les acteurs affichent la volonté de préserver les qualités patrimoniales des lieux, force est de constater la difficulté à percevoir aujourd'hui et à caractériser cet ensemble « hérité ». La contribution de **Franca Malservisi** montre tout l'intérêt du diagnostic patrimonial. Elle revient sur les phases de formation et de transformation du site afin de mieux en appréhender les qualités bâties et paysagères.

À quelle condition une robe, une grotte et un sarcophage peuvent-ils entrer à part entière dans les recherches menées en architecture ? **Philippe Potié** nous répond avec malice : en tant qu'expression d'une vision territoriale inscrite au cœur du projet du Petit Trianon et du Hameau. L'auteur focalise d'abord son attention sur les projets d'Hubert Robert pour Versailles et la manière dont les thèmes « arcadiens » président à leur création, faisant apparaître comment le XVIII^{ème} siècle a mis en scène une perception cyclique du temps dont la nature constitue le paradigme.

L'auteur suggère un lien profond entre la pensée territoriale et paysagère contemporaine et celle du XVIII^{ème} siècle. La postmodernité, qu'il revisite à travers les manifestes d'Archigram ou d'Archizoom, d'Aldo Rossi ou d'Andrea Branzi, aurait renoué avec une même vision, où se joue le cycle de la mort et de la vie (obsolescence et régénérescence) et où le théâtre de la nature sert de cadre fantasmagorique à une liberté des corps et des esprits. Certes, la démonstration gagnerait en actualité par une mise en débat de la notion de « nature », mais elle est séduisante et elle se lit avec grand plaisir.

*La rédaction remercie
Gilles-Antoine Langlois
pour son aide
dans la fabrication
de ce numéro.*